

Le cimetière mérovingien de la colline Saint-Jean et l'Eglise Saint-Jacques

Sur la colline de Saint-Jean, les inconvénients qu'apportent les eaux de ruissellement, là retenues par un banc d'argile, sont connus depuis longtemps. Ce n'est pas sans raisons que les moines avaient remblayé certaines parties basses de leurs locaux (le grand cellier notamment) et pratiqué des drains. Mais ces drains négligés depuis plusieurs siècles sont devenus inopérants. Afin d'assainir le cloître on a entrepris en décembre 1959 la création d'un égout, qui traversera en diagonale la cour d'entrée face au parvis, et viendra déboucher à proximité de l'accès primitif de l'abbaye Saint-Jean des Vignes.

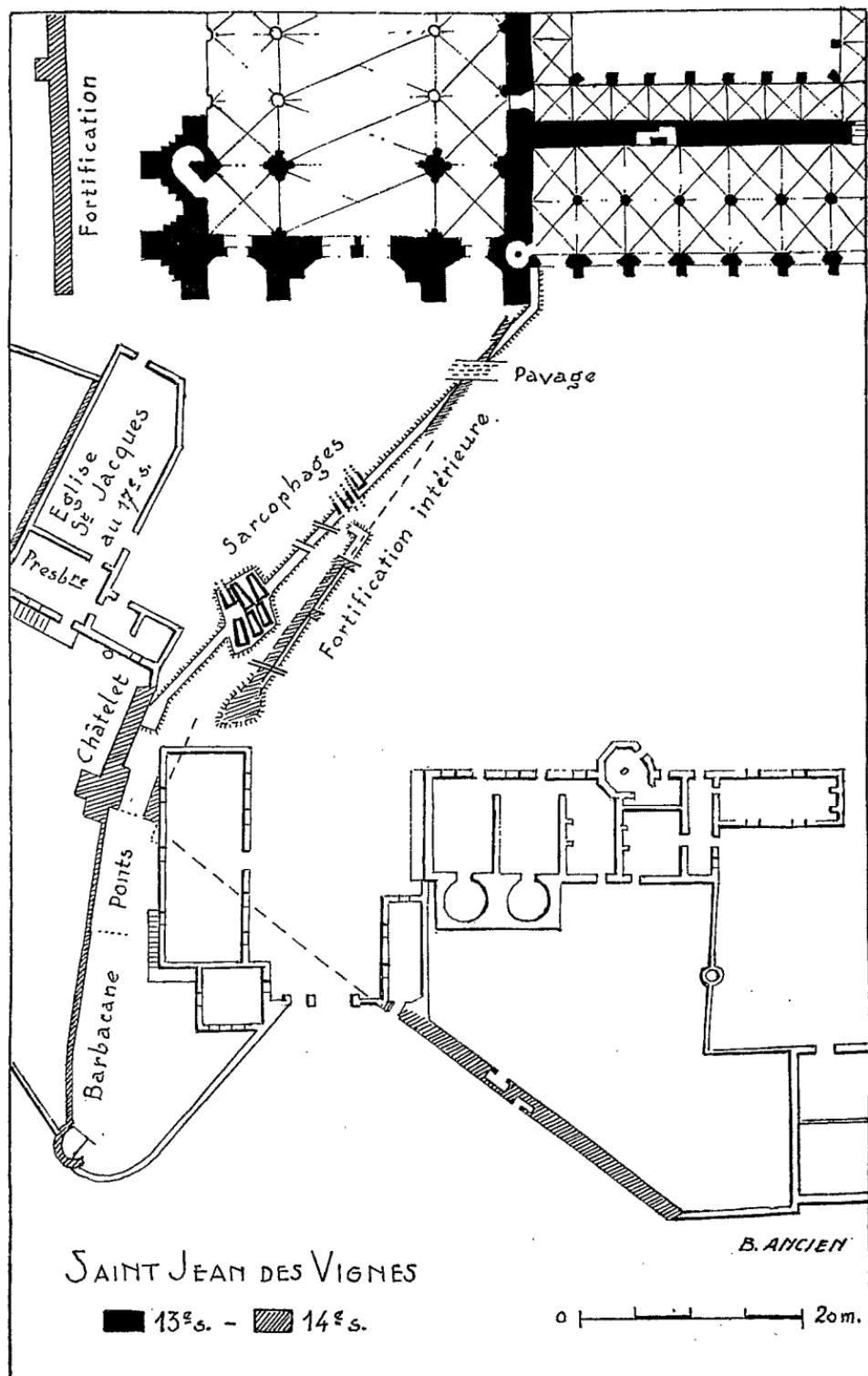
Deux tranchées ont été creusées successivement, ce sont elles qui viennent d'apporter des éléments archéologiques nouveaux : les uns concernent l'abbaye ; les autres révèlent une nécropole insoupçonnée, laquelle vient poser de nouvelles énigmes dans la partie ancienne de l'histoire de Soissons.

LE MUR FORTIFIE DE LA COUR :

La première tranchée mit à jour, les fondations du mur fortifié qui séparait la cour du parvis, de celle du couvent. Cette découverte n'est pas sans intérêt, car des sondages antérieurs se fondant sur la vue cavalière de Barbaran (1673) l'avaient cherché en vain.

La muraille en réalité se greffait à la jonction du réfectoire et de l'église, coupait le parvis en diagonale et venait joindre l'arrière du châtelet, qui s'est déterminé par un massif empierre. On retrouve d'ailleurs, au-delà de cet empierrement, les vestiges dudit châtelet et, au-delà, de sa barbacane.

Arasée à 0,55 m sous terre, la muraille est épaisse de 1,27 m et présente un talon à sa base. Elle dut appartenir à la grande campagne de travaux de fortification de l'abbaye qui se plaça à la fin du XIV^e siècle. On peut dire qu'ainsi disposée, elle amoindrisait singulièrement la majesté de la façade. Saint-Jean des Vignes veillant à sa sécurité s'enlaidissait et depuis lors, comme tant d'autres édifices, il n'eut plus de parvis digne de lui, ce dernier se réduisait à un enclos de 6 ares.



La seconde tranchée, celle qui va nous retenir maintenant, rencontra des ossements humains et deux groupes de sarcophages.

Une telle découverte dans un enclos monastique pourrait paraître banale au simple curieux, elle l'est moins en réalité.

Une première question se posait : s'agissait-il d'un cimetière de la communauté ? — La constatation de l'archaïsme des sarcophages commanda une réponse négative, cet archaïsme les vieillit au-delà de la date de fondation du couvent.

Cette solution écartée, une autre se suggérait : la nécropole était-elle celle de l'église Saint-Jacques au Parvis, qui se dressait à 16 m de là ? Cette fois encore il était trop hâtif de se prononcer d'emblée, des considérations étaient à suivre, aussi l'examen des annales de l'église s'imposait.

L'EGLISE SAINT-JACQUES :

Son vocable est assez peu évocateur aux Soissonnais. D'abord Saint-Jean-Baptiste du Mont, elle était le siège d'une des paroisses primitives, son curé avait rang parmi les 12 cardinaux de la ville.

Sa circonscription religieuse s'étendait des pentes de la colline jusqu'à Chevreux en englobant le faubourg de Crise (1).

L'église isolée de l'agglomération était sans doute fort chétive, de grandes destinées l'attendaient pourtant.

En 1076, l'évêque la concéda pour en faire la cellule du couvent naissant. De cette première église, ou d'une autre qui lui aurait immédiatement succédé, les substructions ont été retrouvées par les religieux en 1644 (2).

Nos fouilles faites en collaboration avec A. Deshayes en 1951, ont exhumé une petite abside semi-circulaire ignorée, gisant approximativement sous le transept de l'édifice du XIII^e siècle. Les fouilles interrompues n'ont pas permis de préciser à quelle église primitive appartenait ce vestige.

Le partage entre chanoines et paroissiens put durer jusqu'au XIII^e siècle, date de la création du grand vaisseau. C'est alors que la chapelle fut rejetée au dehors, à la jonction du transept nouveau et du cloître. Sur un emplacement distinct désormais, l'oratoire abandonna son nom, il se plaça sous l'invocation de Saint-Jacques.

Une particularité curieuse est à signaler : les moines conservèrent dans leur vaisseau les fonts baptismaux de la paroisse ; ce n'est qu'en 1558, que l'abbé Jean de la Fontaine les fit transporter dans Saint-Jacques (2).

Les déprédations calvinistes de 1567, rendirent l'abbaye inhabitable (3), Saint-Jacques bien entendu était inclus dans le désastre. A la reprise du culte, toujours selon de Louen, les johannistes firent du local de Saint-Jacques leur sacristie, en compensation ils permirent aux paroissiens, l'usage de la chapelle Saint-Blaise située dans le transept Nord de l'église abbatiale.

Un jour vint où le service paroissial contraria les heures canoniales, on se résolut à recréer une chapelle paroissiale au dehors de la grande église. Et c'est alors, que Saint-Jacques vint s'adosser au rempart, entre la grosse tour et la porte fortifiée du monastère.

A l'occasion de ces travaux, suivant le rapport de Cabaret (4), on aurait trouvé d'anciennes fondations, et parmi elles, divers blocs de pierre dont les sculptures firent augurer qu'elles avaient appartenu à un temple de druides !

Toujours est-il que cette bâtie sans style, est celle que l'on voit sur la gravure de Barbaran, fort écrasée par le grandiose monument voisin.

Sa construction avait été assez négligée, mais un restaurateur lui viendra en la personne de son curé Jacques Dufresne qui fut aussi grand prieur de l'abbaye. En 1679, de ses deniers, il la refit tout à neuf et bâtit contre elle le presbytère qui subsiste encore. La création du cimetière paroissial fut de quelques années postérieure à cette réfection, il fut créé aux dépens du jardin dit de la Trésorerie (2).

L'église, desservie par un johanniste n'avait pas de clocher, ses quatre petites cloches étaient hébergées dans la tour de droite de Saint-Jean, de là elles appelaient aux cérémonies des meuniers et des faubouriens, répartis à la veille de la Révolution, dans 30 ou 36 feux ou ménages.

Le dernier prieur-curé Alexandre Victor Luce, évincé, la chétive chapelle retint peu les agents du nouveau régime, tout juste sait-on que le couvreur Clavière, qui pendant quatre journées (mai-juin 1791) s'attaqua avec quatre acolytes aux croix et aux coqs de Saint-Jean, inscrivit sur sa facture son passage à Saint-Jacques (5).

Pour le reste, la chapelle suivit les destinées de l'abbaye qui fut abandonnée au Ministère de la Guerre. Elle figure sur le plan officiel de 1818. Deux salles la divisaient, l'une (l'ancien chœur) est toujours qualifiée chapelle, l'autre sert de logis au garde-magasin.

On la retrouve ensuite, dans une attitude très romantique, sur la peinture de Quaglio, qu'une rarissime gravure de l'Allemand Borum a vulgarisée en 1829.

Mais les années de Saint-Jacques étaient alors comptées, l'Armée la supprima peu après pour ouvrir un passage qui gagnait la rue Saint-Jean. Son annexe le presbytère, qu'un obus de 1814 avait incendié (6), mais qu'on avait remis en état, fut conservé ; ses pignons à gradins toujours en place sont d'un heureux effet. La largeur de cette demeure est celle de l'édicule disparu, ses côtés en restituent l'orientation.

♦♦

Le moment est venu de reprendre les questions soulevées à propos de la découverte du gisement funéraire, et de tenter de le dater.

La proximité du cimetière avec l'église Saint-Jacques n'est que fortuite, puisque le rappel historique qui vient d'être fait a établi que cette paroissiale aux multiples pérégrinations ne s'est placée là qu'en 1567.

Le cimetière n'appartient pas davantage à l'abbaye. Il est évident qu'il se trouvait désaffecté bien avant le XIII^e siècle puisque c'est sur son emplacement que les religieux déterminèrent leur parvis et surtout qu'inconsidérément ils tracèrent la voie charrière d'accès du couvent.

Nous allons maintenant mettre l'archéologie à contribution, elle seule pourra nous indiquer l'âge approximatif des sarcophages.

LES SARCOPHAGES :

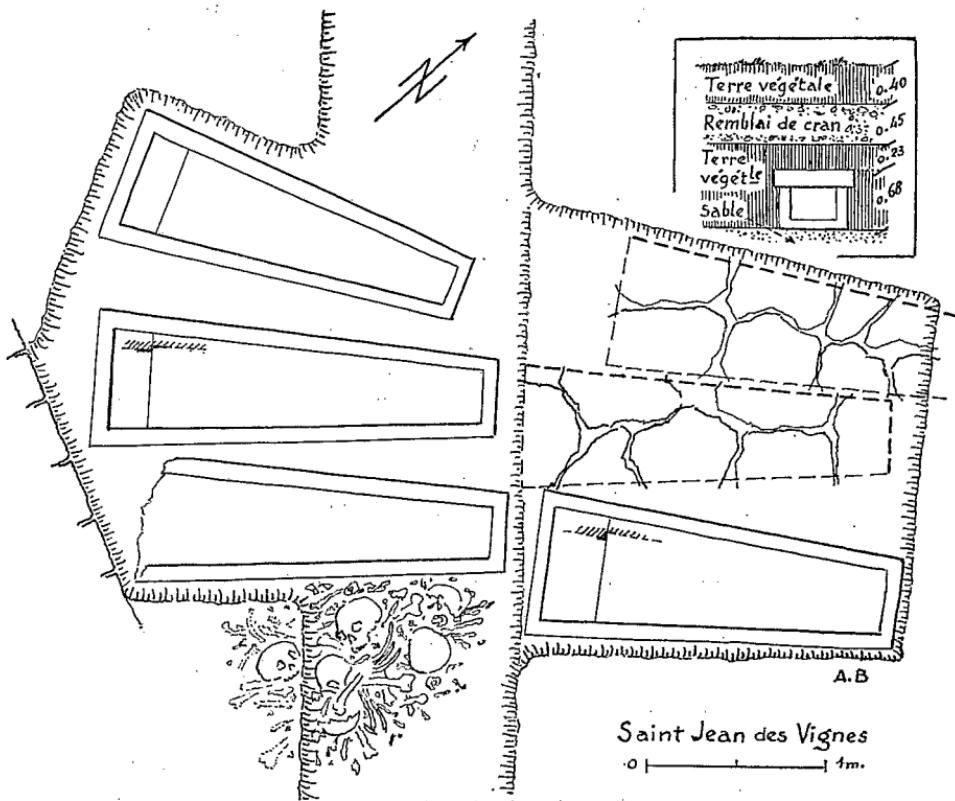
Plusieurs fois au cours des âges leur présence a du être détectée, mais jamais jusqu'alors elle n'avait été publiée. Leur dernière apparition selon M. Roch (gardien) qui en fut témoin, se placa quelques années avant 1914, ils furent constatés au devant du portail gauche.

Les sarcophages de 1959, sont serrés les uns contre les autres et forment deux groupes. Le premier est sur la ligne d'axe du grand portail, il en est éloigné de 16 mètres et comprend trois sarcophages. Le second à douze mètres au-delà, en comprend 6.

Les couvercles se trouvent actuellement à une profondeur de 1 mètre, mais si l'on tient compte d'un exhaussement qui paraît récent, ils n'étaient primitivement recouverts que par une trentaine de centimètres de terre. Ces auges trapézoïdales sont monolithes, longues de 2 m à 2 m 20 ; leurs couvercles sont plats, faits de plusieurs dalles de taille grossière, ou bien de plusieurs pierres plates et frustes qu'on recueille dans les gravières.

L'exhumation minutieuse de quatre d'entre elles a été faite le 10 décembre ; on remarqua que les squelettes étaient en place, mais aucun objet ne les accompagnait. Ceci n'aide pas à leur datation, mais à défaut il put être constaté que les bières ne sont, ni du type médiéval, ni du type carolingien. Au IX^e siècle en effet, les tombiers pratiquaient dans leur intérieur une logette pour y placer le crâne (tous les sarcophages de Saint-Médard nous en donnent des exemples). A Saint-Jean au contraire, ils appartiennent au type plus primitif, dont le fond ne présente qu'un imperceptible rehaussement pour soutenir la tête. Ce type est celui qui est si fréquent dans les cimetières mérovingiens du Soissonnais, de dates antérieures à la coutume des inhumations autour des églises.

Il faut ajouter que tous les cercueils de Saint-Jean ont les pieds vers le Nord-Est, c'est une orientation qui ne correspond pas à celle de la collégiale ni à celle de Saint-Jacques ; ce serait, s'il en était encore besoin, une preuve supplémentaire d'indépendance.



On remarque aussi une accumulation importante d'ossements près du groupe des six sarcophages. C'est un ossuaire qui a dû être créé là lors de terrassements anciens, peut-être au moment de la construction de la muraille XIV^e siècle, dont nous avons parlé ; il est vraisemblable que beaucoup de ces débris venaient d'inhumations en pleine terre.

En s'aidant des préceptes d'archéologie mérovingienne, récemment codifiés par M. Edouard Salin, on peut penser que le cimetière de Saint-Jean dans sa partie mise au jour, date au plus tard du VIII^e siècle. C'était au temps où l'ensemble des défunt ne reposaient pas encore autour des temples, époque tardive où l'absence de mobilier funéraire ne surprend pas.

Diverses influences se manifestaient à ce cimetière : le rapprochement des cercueils — il est contraire à la pratique des envahisseurs et montre que la coutume familiale gallo-romaine était suivie. Le choix de la crête de la colline reste en apparence conforme à la tradition germanique. — En apparence disons-nous, parce que peut-être la nécropole pouvait n'être que l'extension de celle que les gallo-romains avaient sur le terre-plein, où se trouvent maintenant les casernes (c'est la construction du fort à cornes, vers 1845, qui révéla cette nécropole que l'archéologue Lelaurain a depuis fouillée imparfaitement).

••

La découverte franque vient à point ajouter à la mythologie de la butte de Saint-Jean.

Car cette colline considérée avant l'arrivée des religieux de Saint-Augustin, n'était qu'un centre mythologique pour nos anciens auteurs. On y connaissait la fontaine Myon dont l'onde bienfaisante était encore recueillie par les malades il y a cent ans à peine. Melchior Regnault avisant les ruines antiques de l'enclos des Capucins, les prenait pour les restes d'un fort de César. Cabaret, parlait des substructions du temple des druides rencontrées lors de la construction de Saint-Jacques (8). On évoquait donc divers souvenirs antiques mais on ne devinait ni le fameux théâtre, ni les nécropoles, c'est l'archéologie qui en fait don à l'histoire

Les Johannistes ne savaient pas interpréter le nom de « En Sarrazine » qui était celui du plateau au-devant de leurs flèches (dénombrement du temporel de l'abbaye — 1520) (7). C'est une dénomination assez fréquente partout en France, et presque toujours, sous les Sarrazines on trouve une nécropole, non pas mauresque mais romaine.

Sur la butte, il semble vraisemblable qu'au cimetière latin des 3^e et 4^e siècles qui se trouvait à l'ouest, se soit juxtaposé le cimetière franc.

Souvent les chrétiens érigèrent des chapelles sur les cimetières ; il est de ces chapelles qui devinrent paroissiales ou sièges d'abbayes (9) ; le cas put présider à la naissance de Saint Jean du Mont, c'est une conjecture, d'autres découvertes pourraient la confirmer. A défaut, la révélation des sépultures franques, dans la capitale de Clotaire et de Chilpéric où les vestiges francs sont si rares, est un événement qui en lui-même est plein d'intérêt (10).

Bernard ANCIEN.

NOTES :

- (1) Houllier — Etat du Diocèse (1783).
- (2) De Louen — Histoire de Saint-Jean des Vignes (1710) p. 533.
- (3) Dormay — Histoire de Soissons II, p. 486.
- (4) Cabaret — Histoire manuscrite de Soissons p. 3.
- (5) Collet — Episodes de la Révolution (B.S.A.S. 2 - VI - p. 182).
- (6) H. Martin — Histoire de Soissons II. suppl. p. 65
- (7) Bibliothèque de Soissons — Manuscrit n° 6 p. 20 V^e etc.

(8) Le rapport de Cabaret est trop nébuleux pour être pris au sérieux, mais on sait que les romains érigèrent parfois des petits temples sur les hauteurs voisines des villes. Ces édicules qui peut-être succédaient à des sanctuaires plus anciens ont disparu sans laisser de souvenirs ; A. Grenier dans son Manuel d'archéologie en cite plusieurs qui ont été retrouvés de nos jours, nommons le Mont Capron près de Beauvais.

(9) Les exemples sont abondants : Saint-Rémi de Reims, Saint-Vincent de Laon, Saint-Crépin le Grand de Soissons, etc.

(10) Les trouvailles se rapportant à cette époque, et qui ont été signalées, voisinaienent avec des églises anciennes : 1892, deux plaques boucles, non en fosses, près de Notre-Dame des Vignes — 1898, tombes avec bijouterie mérovingienne près de Saint-Pierre à la Chaux — 1963, sépultures avec plaque boucle avenue de Reims à Soissons — 1970, plusieurs sarcophages avec belle plaque boucle près de la primitive église Saint-Martin entre l'avenue de Reims et la rue de l'Arquebuse à Soissons.
